

DANIEL - ROPS - LE ROI IVRE DE DIEU

DANIEL - ROPS

LE ROI IVRE DE DIEU



EDITIONS F.-X. LE ROUX

Strasbourg - Paris

CETTE histoire est belle comme un conte... et cependant c'est bien un chapitre de l'Histoire, une page étrange et fascinante des glorieux temps de l'Egypte pharaonique. Elle se passa il y a trente-cinq siècles, et cependant comme elle est proche de nous ! Un homme qui s'affronte au mystère de Dieu ; deux êtres jeunes et sensibles qui s'aiment de tout leur amour humain ; un drame de politique. Que faut-il de plus pour faire de ce récit une manière de roman ? L'art et la beauté sont aussi de la partie, car les protagonistes de cette histoire avaient le sens le plus aigu de la perfection formelle, de l'harmonie, de la poésie.

Telle est la substance du *Roi ivre de Dieu*. Dans ce récit DANIEL-ROPS a mis toute sa sensibilité, tout son amour des êtres, toute sa connaissance de l'histoire, tous ses dons de ressusciter le passé. Vous vous passionnerez avec lui pour l'aventure spirituelle d'Akh-en-Aton et de sa jeune épouse Néfertiti. Et Madeleine CHARMET a rassemblé, pour illustrer ces pages, une documentation unique, réunie pour la première fois, qui vous permettra de vivre vraiment avec ces deux héros. Au total, une réussite, tout comme *Pascal et notre cœur* et *De l'Amour humain dans la Bible*, du même auteur.

**LE ROI
IVRE DE DIEU**



**LE ROI
IVRE
DE DIEU**

L'illustration de cet ouvrage,
consacrée à l'art de l'époque d'Akh-en-Aton,
a été réalisée par Madeleine Charmet-Ochsé.

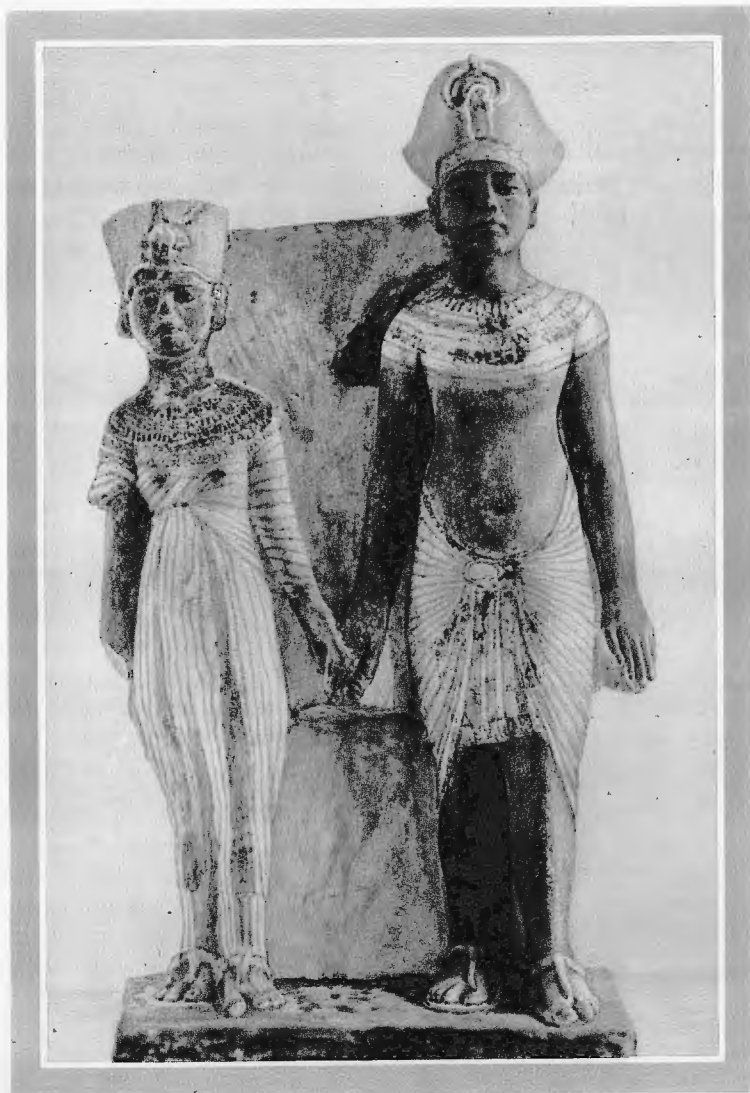
DANIEL - ROPS

LE ROI IVRE DE DIEU

Editions F.-X. LE ROUX

Strasbourg — Paris

1951



Printed in France
Copyright by F.-X. LE ROUX
Strasbourg—Paris
1951



LA pierre conserve encore le reflet intérieur de cette flamme. Dans l'ombre du musée où l'archéologie la relègue, comme cette face royale paraît proche de nous ! Elle se tend en avant, fiévreuse, inapaisable, dans un mouvement qui semble

d'imploration. Ses traits sont purs, finement modelés; sa bouche, aux lèvres fortes, esquisse un sourire un peu triste; elle a ce je ne sais quoi de mystérieux et de trouble qu'on voit aux visages asymétriques. Cet homme avait une âme et les siècles ne l'ont point effacée.

Beau? Peut-être pas. Sur un cou trop gracile, la lourde tête pèse, au crâne énorme, que la couronne bleue des bas pays du Nil surcharge encore, comme pour l'écraser. L'uræus d'or s'y dresse, le cobra sacré de l'Égypte, et l'orgueilleux bijou s'assortit mal à ces traits androgynes où tout est retenue, douceur, inquiétude. A travers le granit ou le marbre des statues qui l'évoquent, la méditation profonde est encore sensible. C'est là, n'en doutons pas, le visage d'un malade, d'un homme encore jeune, mais aux jours précocement comptés, l'extrême aboutissement d'une très vieille race, une image de décadence et de suprême perfection.

Ce prince au front débile a cependant fait preuve d'une telle audace qu'on se demande si nul, parmi ces Pharaons des listes millénaires, mérite de lui être comparé. Mais cette force, ce n'est pas sur le plan des luttes politiques qu'il la déploya, dans cet ordre cruel des guerres et des conquêtes où l'histoire célèbre les chefs aux mains de sang. Le combat qu'il livra fut autre, ce combat spirituel qu'a crié le poète, « aussi brutal que la bataille d'hommes », le combat de Jacob, de Pascal ou de Rimbaud, le grand affrontement des



mystiques et des poètes. Et s'il poursuivait le rêve d'une victoire, ce fut seulement de celle que l'esprit humain peut emporter sur les forces de ténèbres, dans la violence et le déchirement de soi. Pathétique destin que celui de ce jeune prince qui, maître du plus riche des royaumes de la Terre, en aura laissé s'effriter les puissances, mais qui, dans l'effort solitaire et la nuit de l'échec, aura peut-être aperçu, devant ses yeux d'extase, s'entr'ouvrir le royaume de Dieu !

*

Son court règne (une quinzaine d'années peut-être) s'écoula, il y a trente-trois siècles, plus de treize cents ans avant que commençât notre ère, au cœur de cette période glorieuse entre toutes, où, trois cents ans durant, l'antique Égypte resta au faîte de sa grandeur.

Quand il naquit, il reçut, parmi d'autres, le nom même que portait son père, Amenophis, « la paix d'Amon ». C'était le quatrième dans la XVIII^e dynastie, et tout semblait promettre qu'il prendrait hiératiquement sa place parmi ceux de sa lignée, les Akmès, les Toutmès, les Amenophis qui, depuis quarante lustres, régnaient sur la terre du fleuve.

Deux mille ans avaient fui depuis que les rois légendaires avaient fédéré les tribus. Pour un homme de ce temps, la construction des Pyramides était aussi lointaine déjà que l'est pour nous le règne de Clovis. Mais une fixité minutieuse contraignait à jamais les maîtres de l'Égypte à une permanence solennelle, où l'être individuel était comme absorbé par la fonction. Tous se copiaient l'un l'autre, de ces Pharaons aux traits immobiles dont les portraits rituels ornaient les temples et les tombeaux. Quelques siècles plus tôt, la suite vénérable avait été rompue; une invasion d'Asie, celle des Hyksos ou Rois Pasteurs, avait, pour quelque temps, imposé à l'Égypte d'étranges souverains aux noms barbares, au nez camus, que la vieille terre avait impatiemment supportés. Puis les Princes de Thèbes avaient mené à bien l'insurrection nationale; et tout avait repris, au cours lent de cette patiente histoire, de cette fidèle et monotone identité.

Les ancêtres d'Amenophis IV avaient magnifiquement travaillé pour lui. Reportant vers le



*Tous se copiaient l'un l'autre, de ces Pharaons
aux traits immobiles...*

nord les frontières de l'Empire, Toutmès I^{er}, vers 1530, avait envahi la Syrie, pris les bords de l'Euphrate, où, stupéfait de voir un fleuve couler à contre-sens du Nil, il avait fait graver sur une stèle : « J'ai vu l'eau retournée descendre en remontant ».

Un demi-siècle plus tard, son arrière-petit-fils, Toutmès III, reprenant son élan, avait, vingt ans durant, guerroyé avec une énergie farouche : à Karnak, la liste de ses exploits couvre cent mètres carrés. Son fils encore, Amenophis II, avait suivi de si illustres traces, frappant au Nord, frappant au Sud, et, quand il s'emparait de sept roitelets rebelles, les avait pendus, de sa propre main, à la proue de son bateau... Siècles de gloire militaire, de prestige sanglant, dont, comme tous les peuples, l'Égyptien gardera la nostalgie et chantera les exploits dans ses épopées.

Sous la poigne si ferme de pareils souverains, d'ailleurs aussi bons administrateurs que valeureux guerriers, l'Égypte, garantie, renforcée, avait alors connu ses jours de faste. Palestine et Syrie lui étaient soumises; Chypre et les îles grecques lui payaient tribut; les « maisons du trésor » étaient pleines. On voyait arriver sur les places de Thèbes les Asiatiques portant les joailleries de Tyr, les pourpres de Sidon, les bois rares du Liban. Les nègres, venus du Sud, étalaient des richesses barbares. Les caravanes bédouines d'ânes et de chameaux s'allongeaient sur la route du Sinaï.



L'hymne du roi vainqueur exaltait sa puissance terrifiante, son cri « semblable au rugissement de la mer », ses yeux « pareils à ceux du lion féroce ».

Tout était strict et stable dans le plus ancien des États. L'administration, dans le réseau des *nomes*, tenait parfaitement enserrés les sujets jusqu'au dernier; le système séculaire des impôts fonctionnait par la rigueur infatigable des scribes, dont le bâton était redouté. Stable aussi et rigide, la vieille religion d'Égypte, avec ses dieux multiples, ses monstres mystérieux, témoins et survivants des vieux totems des clans. Chaque ville avait le sien : Nekheb le vautour, Ombos le crocodile, Hermopolis l'ibis Toth, le conducteur des âmes : qui pouvait aisément se reconnaître dans



cette foule où des bêtes étaient des hommes ou des femmes, où des corps humains portaient, étrangement greffées sur leurs épaules, des têtes animales? Chaque région rattachait des fables ou des symboles à ses protecteurs. Ainsi la Basse-Égypte propageait-elle le mythe d'Osiris, dont la mort dramatique et la résurrection semblait abriter une promesse d'éternité. Mais il y avait déjà longtemps que, dans ce panthéon aux rivalités multiples, un dieu avait primé les autres : celui du nome thébain, le bélier-homme Amon, que la victoire de sa ville avait élevé au rang de Maître suprême, qui avait annexé l'antique dieu soleil d'Héliopolis, Râ, et, sous ce double nom, gouvernait le monde. La femme lionne Sekmet l'escortait, pour les grands châtiments collectifs, ivre de sang.

C'est dans cet univers maçonné de traditions et de disciplines qu'apparut donc, vers 1375 avant notre ère, associé au trône malgré sa jeunesse, un roi à qui les puissances de la terre paraissaient dérisoires au prix de celles du ciel, et pour qui l'ordre véritable n'était pas celui qu'impose la force, mais celui qui procède de l'amour. Parmi ces Pharaons figés, c'est le premier qui se révèle un homme, en qui les peintures et les textes montrent des pensées personnelles, des sentiments, une attitude autre que celle de l'étiquette. Dans l'immobile Égypte, Amenophis IV va tenter la révolution qui, dans un pays si engoncé dans ses observances et ses rites, si soumis aux conformismes d'une bimillénaire tradition, devait être la plus difficile à réussir, mais aussi la plus décisive : celle qui libère l'âme, la révolution de la foi.

D'où lui vinrent cette audace, cette originalité incomparable? On a bien supposé que, dans les règnes de son grand-père Toutmès IV, et de son père Amenophis III, des problèmes religieux s'étaient posés. Mais ils ne semblent pas être sortis du cadre de ces rivalités entre divinités locales que la terre du Nil avait connues de tout temps. De subtiles influences préexistèrent-elles à sa naissance? Le visage de sa mère Tii fait penser à des origines libanaises ou anatoliennes, plus qu'à une ascendance égyptienne; la profonde Asie, matrice des religions et des mystères, lui donna-t-elle son lait?



C'était un adolescent maigre et pâle, aux yeux inquiets. L'allongement du crâne, le ballonnement du ventre, et un prognathisme que plusieurs de ses portraits montrent accentué, tout indique en lui de lourds symptômes. On le croit épileptique, atteint de ce « mal sacré » dont, depuis les Anciens jusqu'à Dostoïewski, on a souvent pensé qu'il participait aux mystères de la connaissance

suprême. Extrêmement sensible, en tout cas, aux êtres et aux choses, aimant la nature et sachant la dire comme nul avant lui, participant de toute



son âme frémissante à cette glorification du divin par la beauté qu'orchestre si bien le pays d'Égypte, dans l'or de ses déserts, le blanc de ses rochers,

le bleu profond de son ciel immuable et le vert soyeux de ses champs au printemps. Mais aussi, car cet intellectuel, ce méditatif, ce poète avait



un caractère de bronze, on admire en lui une volonté sans fêlure à poursuivre les desseins qu'il tenait pour essentiels.

Et voici près de lui, image ravissante, celle qu'on verra, tout au long de la grande tentative, être la fidèle compagne du Roi révolutionnaire, cette reine dont le buste, aux vitrines des musées, éveille en nous on ne sait quelle attention plus tendre que celle de l'admiration esthétique, et qu'on désirerait connaître comme une femme de chair et de sang. Mince, le profil pur, la bouche délicatement ourlée, le regard attentif, un peu triste, comme on sent en elle cette force indomptable que la faiblesse féminine sait si parfaitement masquer ! Néfertiti, « la belle que voici », l'associée des grands risques, la collaboratrice de toute l'entreprise : mais aussi l'amie et la tendresse, car, pour la première fois de l'Histoire, c'est ici encore, dans l'union de ce couple, que nous voyons autre chose qu'un mariage de convenances politiques, que nous recevons des textes et des images le témoignage d'un émouvant amour.



II

LA quatrième année de son avènement, Amenophis IV entreprit de réaliser son grand projet. Sa tentative s'inscrit dans les documents archéologiques en signes précis et surprenants. A une époque qui correspond exactement à son règne, le nom sacré du dieu Amon disparaît de partout.



*Et voici près de lui, image ravissante, celle qu'on
verra, tout au long de la grande tentative, être la
fidèle compagne du Roi révolutionnaire*

Les cartouches royaux où s'alignaient les hiéroglyphes du Soleil de Thèbes sont martelés, mutilés. Dans les noms mêmes où figuraient ses syllabes, le ciseau destructeur opère : les Amenophis sont ainsi pénalisés. Et tout ce qui, dans le Panthéon d'Égypte, rappelle de près ou de loin, le dieu thébain, ses parents, servants ou parèdres, tout est impitoyablement proscrit.

A cette rupture soudaine d'une tradition deux fois centenaire, on a soupçonné des raisons politiques. Le clergé thébain d'Amon, lors de la grande insurrection contre les occupants Hyksos, avait pris une part importante dans la lutte nationale. Il en avait profité pour asseoir son autorité d'autant plus solidement que ses bases étaient religieuses et sacrées. L'aveugle soumission qu'il exigeait aux rites fixés par lui était un moyen de contrôler, dans le pays, les êtres et les choses. Il ne se faisait rien d'important dans le royaume sans que le Grand-Prêtre thébain s'en mêlât, et les Pharaons eux-mêmes devaient tenir compte de ce clan théocratique, dont les temples gigantesques étaient les forteresses et dont les coffres-forts s'alimentaient aux sources d'une inépuisable piété.

Un roi jeune, ardent, aura-t-il malaisément supporté cette tutelle? Déjà, sous le règne précédent, la reine Tii, politique énergique, avait amorcé en ce sens un mouvement très net, en appuyant, dans Amon-Râ, l'élément Râ, le dieu

soleil d'Héliopolis contre l'élément Amon, parangon des clercs despotes de Thèbes. (C'est alors qu'avait été restauré le Sphinx, image de Râ.) Mais dans l'esprit d'Amenophis IV, même si cette intention ne fut pas exclue, tout montre qu'elle n'était pas première et que son vrai mobile fut ce désir ineffable, cette passion de la connaissance divine et, pour tout dire, ce rêve mystique dont s'emplissait son âme extasiée.

La révolution s'opéra par un changement de nom. Ce n'est pas d'hier qu'une rupture dans le vocabulaire paraît nécessairement marquer un tournant de l'histoire. La chose était plus importante encore dans cette Antiquité orientale où le nom passait pour entretenir avec l'être des rapports occultes d'influence et de fidélité. Désigner, c'était appeler à l'existence. Connaître le nom d'un dieu c'était l'avoir à sa disposition. Ainsi racontait-on que le grand Seigneur Râ, mordu par un cobra, avait demandé à la déesse Isis, la meilleure de toutes les magiciennes, de le guérir, et que celle-ci, auparavant, avait exigé qu'il lui livrât son nom, secret de sa toute-puissance. Ainsi de même chez les anciens Hébreux n'avait-on pas vu Dieu changer lui-même le nom d'Abram en Abraham pour signifier sa promesse, assigner à Jacob, après sa lutte nocturne, le mystérieux vocable d'Israël, et, peu de temps après l'époque où Amenophis IV régna sur l'Égypte, le Seigneur de l'Horeb et du Buisson ardent, en révélant à

Moïse le vocable ineffable qui le désigne, ne lui garantira-t-il pas une force indiscutable? Ce n'est pas d'hier que l'homme a su qu'au commencement de toute création est le Verbe.

Lorsque Amenophis IV eut ceint la double couronne de Haute- et Basse-Égypte, il avait bien porté dans sa titulature le qualificatif de « Paix d'Amon » et de « Unique de Râ », mais sa mère Tii et ses conseillers y avaient aussi glissé le terme de « Grand Prêtre de la chaleur heureuse de l'Aton », qui était inhabituel. Qu'une intention précise ait été cachée là-dedans, il est sûr. En exaltant Aton, en diminuant du même coup Amon-Râ, n'était-ce point la tyrannie du clergé thébain qu'on visait? La révolution religieuse du jeune prince employa ce moyen.

Des longues titulatures le nom d'Amon banni, l'autre prit sa place : celui d'Aton. Amenophis disparut de l'histoire, et les sujets du Pharaon furent invités à connaître désormais *Akh-en-Aton*, « celui qui réjouit Aton ». Rien n'est plus malaisé que de mesurer la portée d'une réforme théologique, pour qui n'est pas au sein même de la religion où elle s'opère. Aux yeux d'un non-chrétien, combien minimes apparaissent les différences entre un protestant et un catholique, et ces discussions sont risibles dans lesquelles des hommes ont cependant versé leur sang. Entre Amon et Aton, la seule modification d'une lettre devait-elle suffire à provoquer pis-qu'un schisme?



*« Tu es dans mon cœur, et nul autre ne te connaît,
sinon ton fils Akh-en-Aton... »*
*« C'est par toi que la beauté se contemple jusqu'à
ce que tu disparaisses à l'Occident. »*

Aton était un très vieux vocable divin, qui, lui aussi, appartenait à la théologie du Soleil. L'antique dieu Râ d'Héliopolis, qu'Amon de Thèbes avait supplanté, était, depuis des temps immémoriaux, vénéré sous l'apparence de l'astre, ou plutôt sous les divers aspects qu'il prend aux yeux des hommes. Aton ou l'Aton, c'était le disque solaire, tel qu'il se montre à l'heure du couchant, parfaitement net et rayonnant de gloire, dans la plénitude d'un jour comblé. Entre Amon et Aton, la différence originelle tenait donc plutôt aux rivalités locales qu'à l'accentuation spirituelle. Mais il semble bien qu'avec la tentative d'Akh-en-Aton, la question se déplace et qu'en revendiquant le disque d'Héliopolis au lieu du soleil de Thèbes, le révolutionnaire ait bien voulu autre chose qu'éliminer le clergé thébain.

C'est ici que se place, dans ce drame à la fois religieux et politique, un secret métaphysique que l'Histoire est loin d'avoir encore pu percer. Il est incontestable qu'en proclamant l'Aton, le jeune roi n'a pas seulement pensé changer de divinité, que, pour lui, la signification même de l'acte religieux a été transformée. Ce dieu pour lequel jamais ne fut faite de statue, qui se contenta du curieux symbole des rayons lumineux terminés par des mains, ce dieu dont il fut dit qu'il était la « chaleur de l'Aton », la « vigueur de l'Aton », « le maître de l'Aton », c'est-à-dire une essence et une puissance, non une forme matérielle, ce dieu dont



on proclama que ses fidèles « vivent dans la vérité », est-ce la divinité telle que nous croyons la connaître, est-ce Dieu ?

Il serait trop audacieux de répondre.

On a récemment soutenu, avec nombre d'arguments impressionnants, que depuis la plus haute antiquité, avait existé, dans la vallée du Nil, un courant monothéiste qui coulait à l'écart de la religion officielle et populaire, parmi les sages et les scribes. Initiée à ces doctrines, la reine Tii y aurait-elle formé son fils ? Le nom d'Aton, emprunté au Panthéon astral et totémique, re-



couvrait-il, pour ceux qui savaient, tout autre chose ?

Un fait est certain : dans la conception qu'en formula le jeune roi, Aton est infiniment plus que les anciens dieux d'Égypte, simples humains magnifiés dans une immortalité mal définie. Il est plus aussi que ces maîtres locaux qu'adorait chaque ville, car son caractère universel est évident. Il est le Créateur, de qui dépend toute vie sur la terre, et toute chose au monde ; il est présent dans le coquelicot qui pousse, dans le poisson qui bondit hors de l'eau, dans la brise qui gonfle

la voile des barques. Et cette présence universelle du dieu aimé, comme Akh-en-Aton la dit bien, avec quelle tendresse ! Par lui « les fleurs s'épanouissent, car elles boivent leur plein de chaleur devant sa face » ; par lui « les petits oiseaux s'envolent du nid dans l'allégresse » ; c'est lui que leurs innocents battements d'ailes s'efforcent à adorer. Lui-même il se réjouit de toute cette joie qu'il dispense ; il écoute « le poussin pépier dans sa coquille » et prend plaisir à l'entendre « chanter de toutes ses forces, à peine éclos ». Et — n'est-ce pas ravissant ? — il aime, sous sa caresse, voir les « oiseaux folâtrer dans les marécages et danser sur leurs pattes les brebis » !

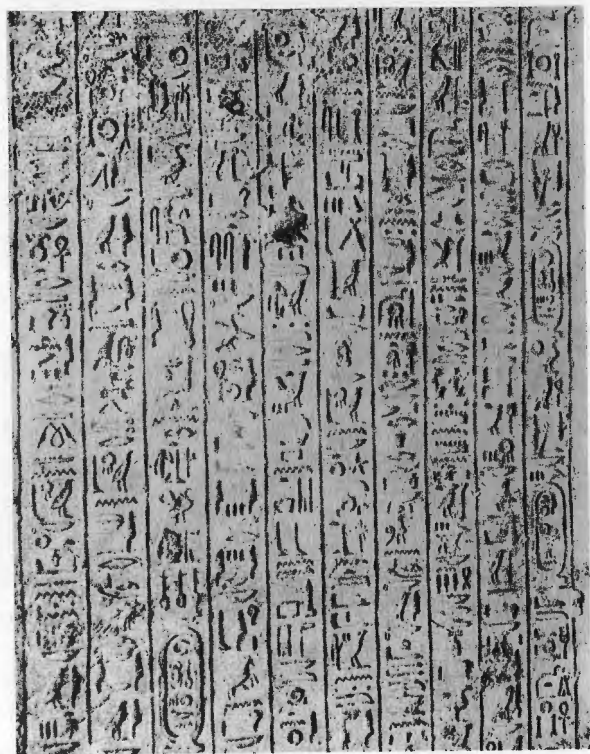


Quand on lit de tels mots, dans ce psaume admirable que le roi consacra à son dieu, comme il est difficile de résister à la tentation de les interpréter dans un sens qui est devenu nôtre et de les laisser résonner jusqu'au fond de notre cœur chrétien !

Le dieu renouvelé entraîna à sa suite toutes les conceptions religieuses des hommes. A l'antique croyance sur l'au-delà, Akh-en-Aton substitua aussi la sienne. Il ne crut plus aux itinéraires terribles que la mort, selon les vieilles idées, devait suivre parmi les monstres, en se protégeant d'eux par des formules magiques, jusqu'à l'instant où, devant Osiris, son âme serait pesée, promise soit au sort affreux d'être happée par la Bête, soit perdue dans des sortes de Champs-Élysées aux plaisirs sensibles. Il imagina plutôt une sorte de vie astrale où devait survivre « tout ce qui appartient à la perfection de la nature humaine », et où le plus grand espoir de bonheur serait de « sortir de l'autre monde, à l'aube, pour voir Aton à son lever », ou encore — ce qui est plus profond et d'un sens plus admirable — « de jouir de la vision de l'Aton sans qu'il puisse jamais s'évanouir ». Sur ce point encore la question se pose : est-ce la joie de la présence de Dieu, lumière du monde, la contemplation dans le ciel que le jeune mystique a découverte et affirmée ?

Pourtant il faut bien formuler des réserves, constater des manques. A l'heure presque où le petit peuple hébreu allait, par la voix de Moïse,

proclamer l'identité du divin et du moral, la religion atonienne ignore jusqu'au principe même de cette identification. Aton n'est pas le dieu qui impose la justice et l'incarne; il ne connaît pas le bien et le mal, ce créateur en qui l'hymne exalte on ne sait quel bonheur nietzschéen de la plénitude de vivre. Entre les principes éminents de l'éthique



que la civilisation égyptienne connaissait et dont le code, au Livre des Morts, sait encore nous toucher directement, et les données transcendantes de la divinité, il n'a pas su faire la synthèse. Dans l'effort audacieux de sa pensée, le Pharaon réformateur n'est pas allé jusqu'au bout. Mais n'est-il pas émouvant qu'il ait aperçu déjà, dans les ténèbres hantées de divinités monstrueuses, un des plus purs reflets de Dieu? Non pas sans doute peut-être l'Unique, l'Éternel, la Loi irremplaçable, dont Israël, peuple élu, portait l'Alliance dans son destin, mais, par delà des obstacles qui pouvaient paraître insurmontables, dans l'âme de ce jeune mystique, son mystérieux pressentiment?

« Tu es dans mon cœur, et nul autre ne te connaît, sinon ton fils Akh-en-Aton.

« Dans tes desseins tu lui as donné la sagesse et, par ta puissance, les êtres sont dans ta main, tes créatures.

« Tels que tu les a faits, ils vivent; tu disparais et ils meurent aussitôt. Tu es la durée de l'existence.

« C'est par toi aussi que la beauté se contemple, jusqu'à ce que tu disparaisses à l'Occident.

« Et tout ce qui est sur la terre, tu l'as fait lever pour ton enfant, celui qui est né de tes membres, le Roi vivant dans la vérité. »



III

CE fut une éclatante journée que celle où la *dahabiyeh* royale, l'immémoriale embarcation d'Égypte, emmena le jeune couple à la recherche d'un séjour qui lui plût. Fuir Thèbes, la ruiner en tant que capitale, fonder de toutes pièces une ville nouvelle, où seul serait adoré l'Aton divin !

De telles utopies, qui n'en a pas caressé dans les songes de l'enfance? Ces enfants prodigieux la réaliseront. Regardons-les, sous la grande voile que le vent gonfle. Se tiennent-ils gentiment par la main, comme dans cette double statuette, de style populaire, qu'on voit aux vitrines du Louvre? Ou sont-ils tendrement appuyés l'un à l'autre, comme ils se sont fait représenter si souvent? Les rives vertes et jaunes défilent devant eux; l'eau du sillage clapote. Akh-en-Aton a dix-neuf ans, Nefertiti seize ou dix-sept peut-être, et le rêve mystique qui tous deux les exalte fait corps avec leur amour.

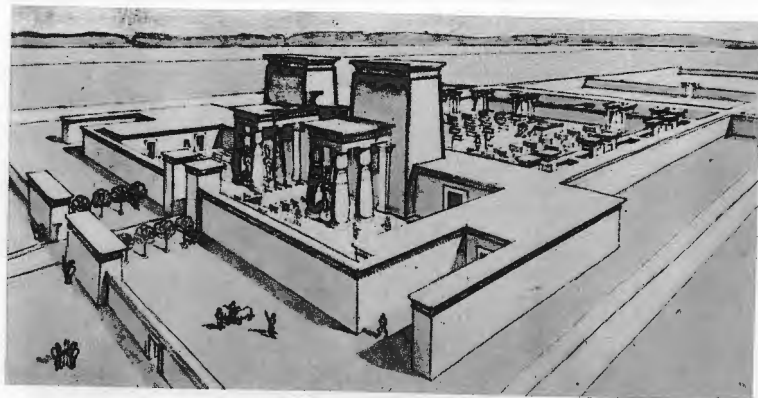
Le lieu qu'ils choisirent était situé loin au nord de Thèbes, à trois cents kilomètres environ. Quelque cinquante lieues le séparent aujourd'hui du Caire moderne. C'était une plaine oblongue que limitait le Nil, en ce point partagé par une île modeste. Les falaises de calcaire qui, d'un bout à l'autre du val égyptien, escortent le fleuve de leurs jaunes éclats, ici reculent, décrivant comme une parenthèse. De la rive à l'abrupt, il y a cinq kilomètres; du point où le rocher s'écarte jusqu'à celui où l'eau le rejoint, huit ou neuf. Isolée, repliée sous le double abri du désert et du fleuve, là serait « la cité de l'horizon d'Aton ».

Quand le couple royal eut arrêté son choix, il passa sans tarder à la réalisation. Les inscriptions le rapportent encore. « Et sa majesté dit : — qu'on m'amène aussitôt les compagnons royaux, les



capitaines des troupes et les troupes du pays !» Et lorsqu'ils furent arrivés, prosternés dans le sable devant sa volonté, le jeune prince s'écria : « Voyez tous ! ici sera la cité de l'Horizon d'Aton; ce lieu Aton l'a désigné lui-même pour que j'y édifie une ville comme un monument pour l'éternité ! Oui, seul l'Aton mon père m'a mené à cette cité de l'Horizon ! »

On agit donc, sans retard, avec tous les moyens presque illimités que possédait le richissime royaume. L'invention d'un Versailles par Louis XIV n'est rien à côté de cette matérialisation instantanée d'un rêve. Au flanc des falaises, et surtout près des gorges où les *ouâdis* à sec permettraient de descendre du plateau à la plaine, de hautes stèles-limites furent taillées, fixant religieusement l'étendue de la ville et portant récit de sa

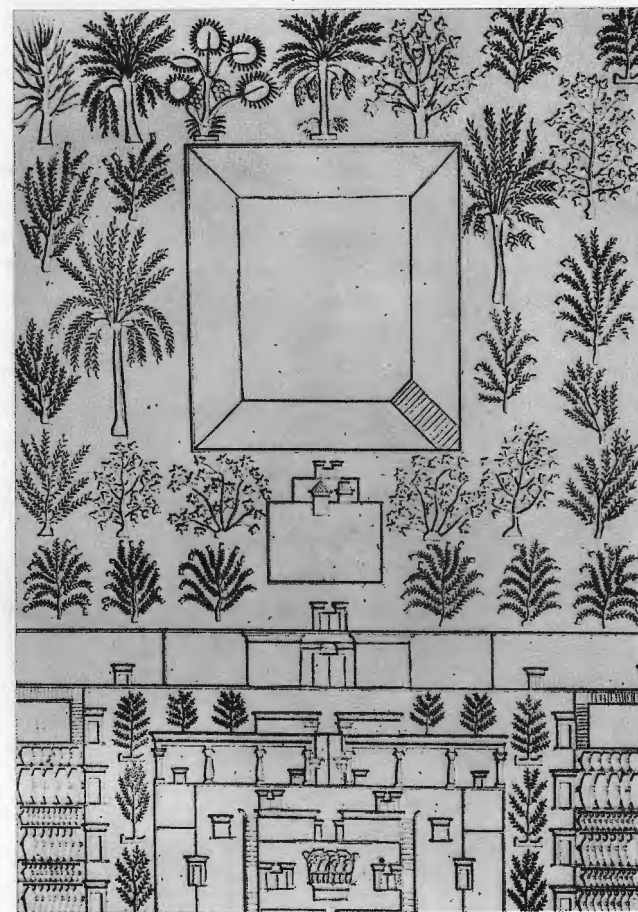


fondation. Des plans hâtifs furent faits : là serait le Grand Temple, là le Palais Royal près des lignes de palmiers réfléchies dans l'eau pure. On traça les quartiers populaires et ceux où les nobles de la cour bâtiraient des hôtels. Les postes d'octroi, le bureau des archives, les entrepôts, tout fut prévu. Et sans retard, la pelle et la pioche, aux mains de milliers de travailleurs, s'acharnèrent.

Nous connaissons, ruiné, ce rêve devenu ville. Nous savons même que la cité de l'Horizon d'Aton eut, en effet, le hâtif et le provisoire d'un rêve. Le jeune roi voulut aller vite : sans doute savait-il que ses jours ne seraient pas nombreux. Au lieu des solides maçonneries de pierre, en usage traditionnel dans l'Égypte des dieux, le dieu nouveau accepta le rapide moellonnage, la brique crue, mal séchée au soleil, qu'une couche de chaux masque d'une trompeuse dignité. On manqua d'artisans qualifiés, de bons dessinateurs d'hiéroglyphes. N'importe ! En quelque cinquante mois, elle sortit

de terre, la capitale révolutionnaire. Les palais dressèrent leurs colonnes sous le ciel fervent ; il y eut des jardins, des avenues ; et, dans le temple, l'hymne retentit que le roi aimait à chanter.

Destin des ambitions humaines : cette ville née d'un rêve de mystique, si, aujourd'hui, elle est célèbre, c'est parce qu'elle est devenue un « site » comme disent les archéologues, un de ces lieux



dont ne rêve plus que la muse déterreuse de l'érudition. Elle est El-Amarna, où, au début de notre siècle, fut mise à jour une collection étonnante de textes, des tablettes écrites en babylonien cunéiforme, selon l'usage diplomatique du temps, que les vassaux asiatiques de l'Égypte envoyaient au roi poète et à son père. Toute la politique de cette époque est là, cette politique qu'Akh-en-Aton dédaigna tant !

En trois ans la capitale nouvelle fut habitable. La cour quitta Thèbes et s'installa dans « la cité de l'horizon ». Les ruines nous disent encore ce qu'y fut l'existence, que le dieu bienveillant du bonheur de vivre voulut certainement douce et consacrée à la joie. « Grande par le charme, maîtresse des plaisirs et des fêtes, riche en biens innombrables, qu'elle est puissante, la cité de



l'Horizon d'Aton ! L'offrande du Soleil est en son centre et le bonheur règne dans la vue de sa beauté. Quant on la voit, c'est comme une lumière du ciel.» Ainsi l'a décrite, sur les murs de son tombeau, un des nobles qui l'habitaient. L'ivresse reconnaissante que disait l'hymne envers le Créateur de la sainte beauté avait trouvé sa correspondance dans tous les aspects de la ville, et le moindre des objets quotidiens y était comme une prière.

Ils louaient l'Aton, ces rinceaux de vigne et de clématites qui grimpaient, merveilleusement stuqués et peints, autour des colonnes délicates des palais. Elles disaient sa gloire, ces peintures à fresques où, comme dans le chant sacré, on voyait un jeune veau « danser sur ses pattes » parmi les

coquelicots rouges, ou des oies sauvages prendre leur vol dans les roseaux du fleuve, au grand effroi des papillons. Les verreries polychromes qui faisaient partie du décor familial aimaient aussi à représenter les êtres, une carpe « arc-en-ciel » par exemple, qui semblait prête à nager dans l'onde heureuse. Et le temple, le grand temple atonien, abandonnant l'ancienne architecture des sanctuaires d'Amon, fut lui-même comme un hymne à la joie : plus de ces salles obscures, propices aux terreurs et aux superstitieuses inquiétudes, plus de chambres noires percées dans l'épaisseur des murs, d'où les prêtres faisaient, pour leur profit, résonner la voix de l'oracle ! Mais partout, dans les cours, sous les portiques, le libre envahissement de la lumière, du dieu « qui remplit tout pays de sa beauté ».

Et s'il est vrai qu'une conversion religieuse doit changer les conditions mêmes où vit une âme, renouveler jusqu'au plus intime sa conception du monde, quelle paraît plus sincère que celle du jeune Pharaon mystique ? Car, vraiment, autour de lui, tout ce qui dépendait de lui, radicalement fut transformé.

*

Ce changement, cette transformation profonde, les textes et les images qui restent de son époque nous les disent encore. Si l'art et la poésie sont les mesures exactes d'une civilisation, comme elle était originale et pure, celle de la cité de l'Horizon !



Pour la première fois, dans l'imagerie officielle de l'Égypte, la famille royale est représentée...

La poésie... « Tu as fait frapper et tuer les princes du Djahi, tu les as précipités sous nos pieds dans les montagnes. Tu as piétiné les gens du district de Pount : la Crête et Chypre vivent dans la terreur. Ta majesté est debout sur le dos des victimes égorgées, comme un lion aux yeux féroces... » Ainsi chantait l'hymne guerrier de Toutmès II, le glorieux ancêtre. Mais le psaume de son doux descendant disait : « Ton apparition est belle à l'horizon du ciel, ô vivant Aton, principe de toute vie ! Lorsque tu parais à l'Orient, chaque pays est plein de ta beauté. Tes rayons enveloppent les terres que tu as créées. Mais tu es Râ, — et tous les hommes sont tes captifs, ils sont captifs de ton amour... »

L'art marqua, pendant cette brève période, un si total changement qu'on peut se demander comment le génie d'un seul homme put suffire à la concevoir et à l'improviser... Rompant avec les traditions qui faisaient du maître de l'Égypte une sorte de divinité perdue dans ses arcanes, un surhomme inaccessible au reste des mortels, Akh-en-Aton pensa qu'au serviteur du dieu bon et simple qui créa l'humble vie de la Terre, il suffisait d'être un homme.

Nul Pharaon n'avait consenti jamais à se faire représenter autrement que dans des attitudes hiératiques. La passion de vérité qui animait l'esprit du jeune roi ne s'accommoda pas de ces conventions. Il voulut que son image sur les murs



des palais et des tombeaux fût celle d'un homme comme les autres, et, à côté des scènes assez solennelles, où il défile sur son char ou remet des couronnes à ses bons serviteurs, maintes sont celles où il nous apparaît dans la plus émouvante familiarité. Il vit là simplement, au beau palais de songe, parmi les arbres rares, car le goût des jardins est son luxe préféré. La fière Néfertiti ne le quitte guère, et sans cesse montre sur les fresques son pur visage, au regard étrangement rêveur. Elle lui a donné six petites filles, mais pas de fils, ce qui n'est point allé sans déception. Mais de toute évidence, comme il les aime, ces enfants !



*Le voici,
embrassant tendrement une de ses fillettes...*

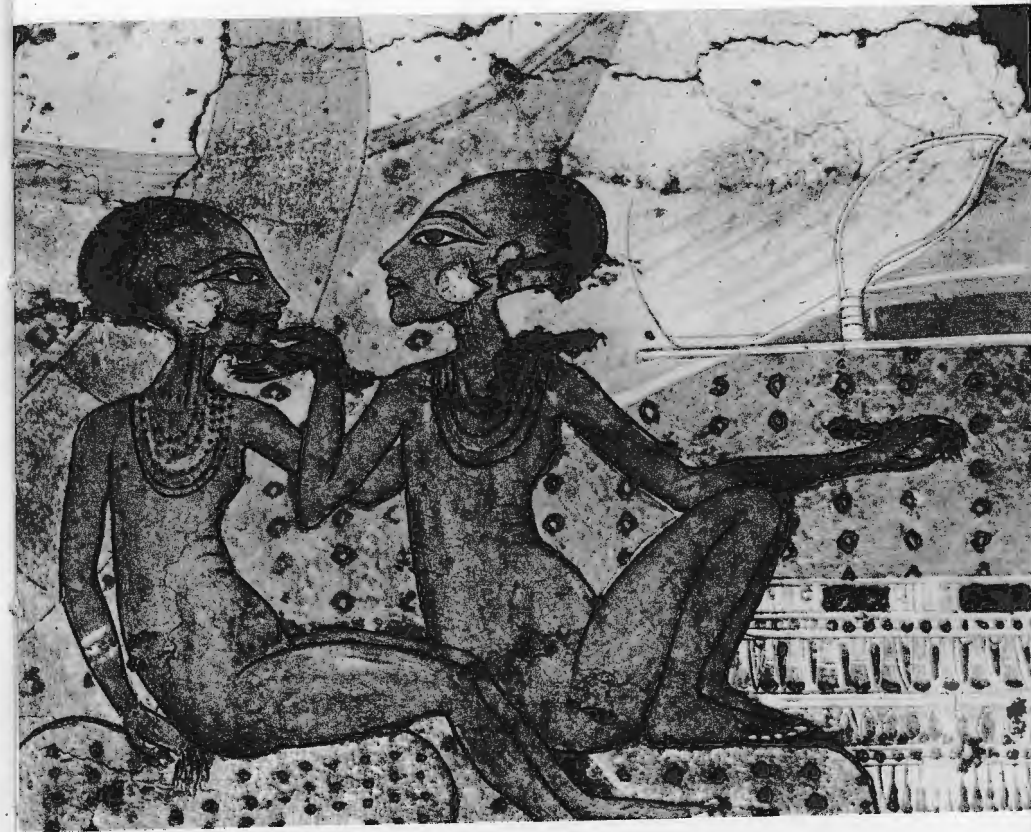


Pour la première fois, dans l'imagerie officielle de l'Égypte, la famille royale est représentée.

Voici, sur un fragment malheureusement fort abîmé, mais d'un dessin parfait, le jeune roi tenant sur ses genoux sa femme qui le caresse.

Le voici, sur une humble statuette aux formes esquissées, embrassant tendrement une de ses fillettes. En voici quatre, les aînées sans doute, « Aimée d'Aton », « Protégée d'Aton », « Vie en Aton », et « Beauté en Aton », qui, rigoureusement nues, viennent en file décroissante saluer leurs parents, un long éventail de plumes au bout du bras. Une savoureuse précision se marque à ces évocations intimes. Les robes de la reine sont souvent si transparentes que son mince corps se dessine à travers l'étoffe avec une ravissante exactitude.





*La fière Néfertiti lui a donné six petites filles :
« Aimée d'Aton », « Protégée d'Aton », « Vie en Aton »,
et « Beauté en Aton », les quatre aînées sans doute ...*

Une scène cocasse montre le couple royal dévorant à belles dents, elle un poulet entier, lui une sorte de gigot, que l'un et l'autre tiennent bonnement à pleines mains. Il ne manque même pas, à cette vérité, ce grain de comique qui est de l'humaine nature. Dans la scène solennelle où, le *pschent* en tête, le Pharaon arrive au temple sur son char d'apparat, l'artiste n'a pas caché que le gros et bedonnant vizir avait pittoresque allure à suivre à la course le train des chevaux royaux et que sa vue faisait se tordre de rire les assistants. Petits croquis familiers de la vie courante, scène où une princesse taquine d'un bâton l'attelage de son père, distribution de décorations ou de nourriture, moins encore, délicieuse esquisse où la reine tend à son mari un bouquet de fleurs pour qu'il en hume l'arôme, comme tout nous émeut de cette réalité semblable à la nôtre, de cette consécration de l'existence quotidienne par la juste idée d'un dieu plus humain !

Changer l'art, c'était d'ailleurs aussi contribuer à la grande révolution religieuse, échapper au contrôle qu'exerçait le clergé d'Amon sur toute représentation des images divines, se libérer de ses hiératiques canons. Il est tout à fait hors de doute que l'influence personnelle du roi s'exerça dans ce domaine comme en tous autres. Nous connaissons les noms de plusieurs des artistes qui furent en contact direct avec lui, et l'un d'eux, un certain Bek, déclare dans une inscription que le

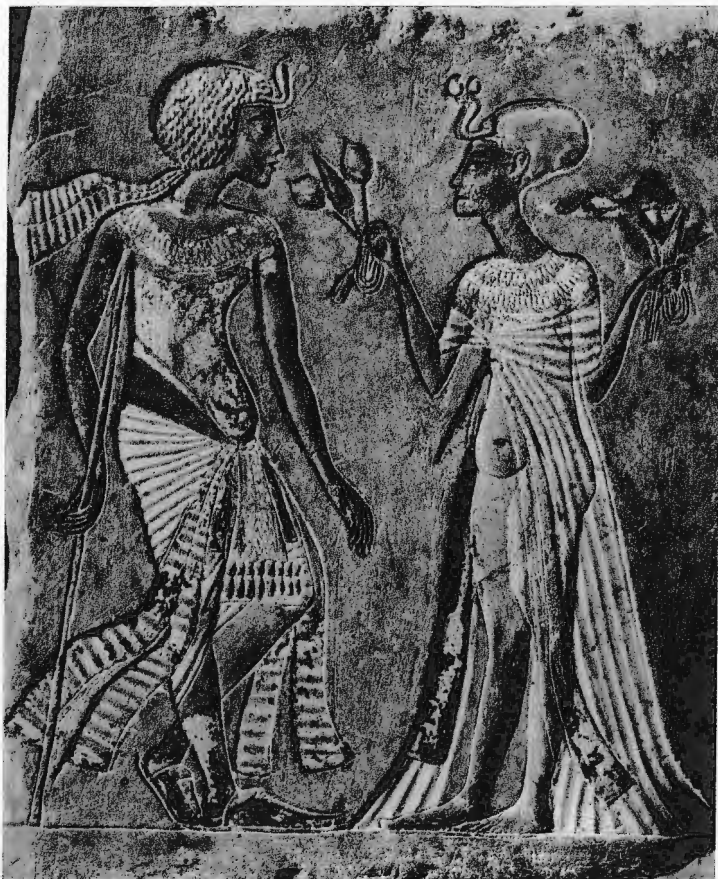


Souverain l'a guidé lui-même dans son travail. Peut-être était-il peintre ou sculpteur, ce jeune prince poète : sans lui, en tout cas, la merveilleuse floraison de son règne n'eût point été.

Car, de cette volonté de changement total, les



artistes amarniens tirèrent un parti étonnant. Fut-il, dans toute la longue histoire de l'Égypte, une époque où la création artistique atteignit à plus de perfection dans la grâce, à plus de force sous les aspects d'une mystérieuse fragilité?



L'esthétique même de la période saïte, si exquise, n'obtiendra pas une telle réussite : il manquera, à cet art déjà décadent, la simplicité miraculeuse qui baigne le bref temps d'Akh-en-Aton.

L'essentiel du changement consista en un effort nouveau vers le réalisme. Jusqu'alors l'art égyptien avait visé à représenter la vérité abstraitement, en en évoquant moins l'accidentel que le général, ce qui aboutissait à une expression figée, stéréotypée, presque anonyme. Désormais le parti pris fut diamétralement opposé. On demanda aux artistes non plus de styliser en éliminant les détails qui individualisent, mais de les reproduire avec scrupule. L'Art aussi devait « vivre dans la vérité ». Aussi cet art amarnien multiplia-t-il les portraits certainement véridiques des scènes croquées sur le vif. Pour être plus exact, on travaillait d'après des moulages pris sur le vivant ou sur le mort : on en a retrouvé plusieurs, notamment celui de la reine Néfertiti. De même on a mis à jour aussi des esquisses pour des fresques, des ébauches de statues, des travaux préparatoires pour des profils du roi gravés dans des parois. Jamais, auparavant, l'art des pays du Nil n'avait su rendre sensible la pose d'un personnage qui marche ou celle, abandonnée et simple, d'un homme assis.

Et même, selon une ligne que nous, contemporains des expériences cubistes, de Picasso et de l'engouement pour l'art nègre, pouvons parfaitement comprendre, ce réalisme, dans son extrême, alla rejoindre un archaïsme étrange ou bien se déforma en recherches paradoxales. Maintes statues royales frappent par l'allongement exagéré du crâne, par l'affilement du menton en pointe,



*L'essentiel du changement consista
en un effort nouveau vers le réalisme ...*

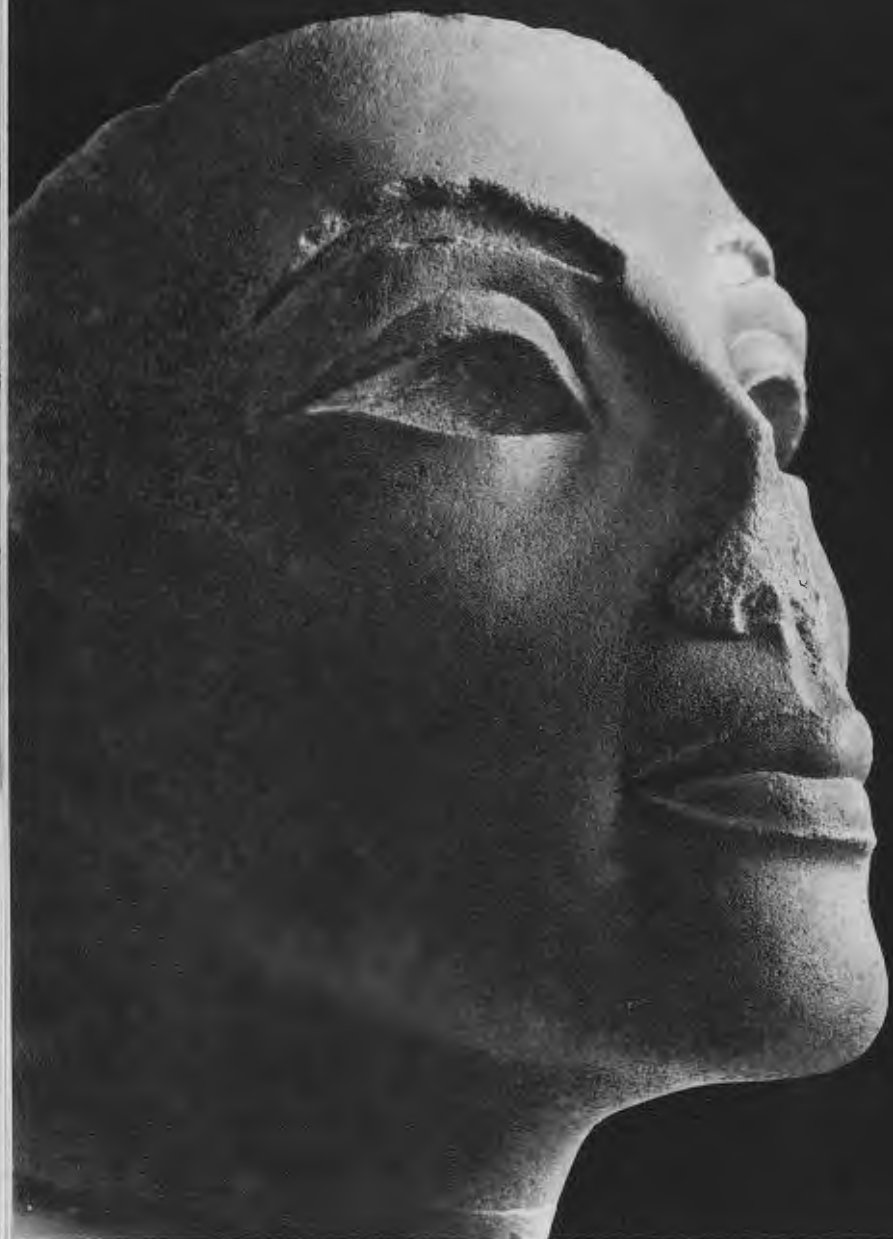


et il est bien possible que le roi et ses enfants aient présenté ce double caractère de dolichocéphalie excessive et de prognathisme. De même il est possible qu'Akh-en-Aton, organisme de malade, ait connu ce ballonnement du ventre qu'on lui voit en maintes représentations, ainsi que le développement exagéré des cuisses.

Mais, quand on rapproche cet art de celui de l'Égypte la plus archaïque, une autre idée s'impose à l'esprit. N'est-ce pas volontairement, intentionnellement, que le roi révolutionnaire tira l'art de son temps vers ces lointaines origines, vers cette esthétique très ancienne, assez voisine de l'art nègre, que nous connaissons : ainsi sans doute retrouvait-il de très vénérables représentations de l'Aton, antérieures au type figé des dieux selon les canons amoniens.

Mystère de la foi qui, en imprégnant les âmes, renouvelle en elles toutes les puissances de création ! Ces artistes inspirés par l'ivresse religieuse de leur maître, voici qu'ils parviennent sans efforts à l'un des sommets de la réussite humaine. Considérons ce corps nu d'une fillette, d'un modèle si simple et si exact, ou ce profil d'une pureté si tendre où Néfertiti semble tendre ses lèvres vers un baiser, ou ce masque pathétique du musée du Caire qui, même abîmé, respire la fermeté et la mesure, peut-on faire mieux ? La Grèce sublime de Phidias, l'Italie renaissante d'un Giotto ou d'un Angelico, la France des chapiteaux romans et des visages gothiques n'auront peut-être pas, dans leur ordre, de plus surprenants chefs-d'œuvre, elles aussi qui furent périodes et lieux de grande foi.





*Ce profil d'une pureté si tendre où Néfertiti semble
tendre ses lèvres vers un baiser ...
Ce corps nu d'une fillette et ce masque pathétique
qui, même abîmé, respire la fermeté et la mesure ...*



IV

AINSI, dans la grande fixité égyptienne, la volonté d'un homme avait-elle provoqué une soudaine rupture, infléchi la ligne de l'histoire dans un mode que, ni avant ni après son règne, nous ne connaissons. Sa seule volonté? Qui peut le

dire? Était-ce de son fond propre, des méditations de son génie précoce, qu'Akh-en-Aton avait tiré les principes de sa révolution? De quels jeux compliqués d'influences témoignent-ils, ces brusques changements de la pensée religieuse et de la vie artistique? On ne sait.

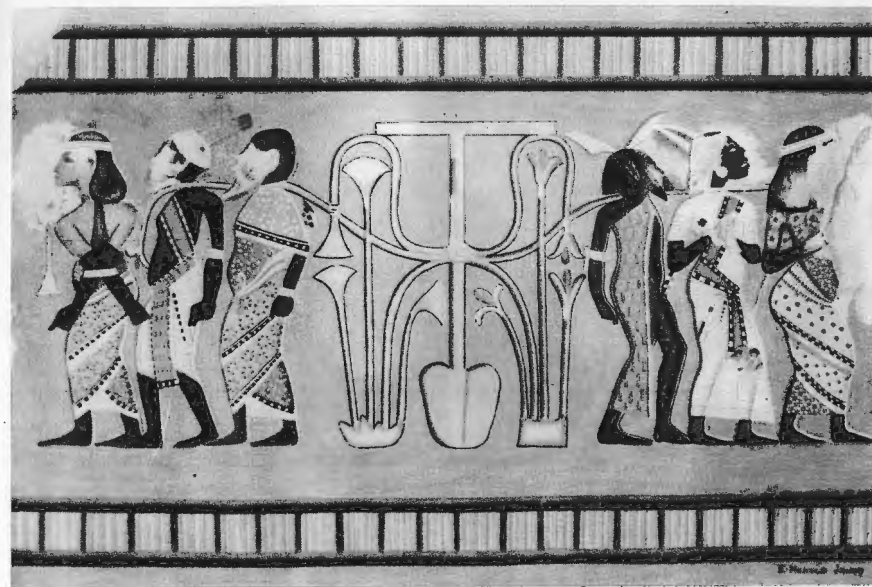
Il semble bien que l'art amarnien ne soit pas exempt de pénétrations étrangères, asiatiques et crétoises surtout. Qu'on s'en souvienne : c'était quelque vingt-cinq ans avant le début de ce règne que la grande vague aryenne des environs de 1400 s'était abattue sur la Méditerranée orientale et que l'exquise civilisation des Minos de Crète s'était effondrée sous ses coups. Cnossos avait flambé, merveille promise à trente-trois siècles de léthargie, et qui sait si, comme il advint des artistes byzantins lorsque Constantinople tomba sous les coups des Turcs, des sculpteurs et peintres crétois ne cherchèrent point abri par delà les mers? Le singe bleu cueillant des fleurs qu'on voit à Hagia Triada, les frises de dauphins et de coquillages du Labyrinthe, les portraits même comme celui de « la Parisienne », tout, dans l'art crétois, s'apparente à celui que montre la cité de l'Horizon d'Aton.

C'est peut-être d'Asie que fut apportée par le vent de l'esprit la graine qui devait, en si étonnante plante, germer par le génie d'Akh-en-Aton.

Des régions nordiques de Syrie et de Palestine, les passages en Égypte étaient constants. De là



*Il semble bien que l'art amarnien ne soit pas exempt
de pénétrations étrangères asiatiques . . .*



étaient venus les Hyksos conquérants, de là les multiples bandes de nomades qui prenaient pied tant bien que mal, sur les confins steppiques des *nomes*. Le bâton de Tout-ankh-Amon, gendre du réformateur, représente bout à bout, comme les deux figures d'une carte à jouer, un nègre et un sémite, les deux périls de la couronne. Plus encore : depuis que l'Égypte avait occupé le Canaan, les régions avoisinantes avaient multiplié les contacts avec elle. Du sang d'Asie s'était mêlé au sang royal des Pharaons et, par des grand-mères et

aïeules, peut-être par sa mère elle-même, la reine Tii, Akh-en-Aton lui-même était, partiellement, un Asiatique, un descendant des souverains du Mitanni.

Alors de quels secrets mélanges était-il fait, le breuvage mystique dont son âme était enivrée. Des forêts du Liban et des plateaux lointains du Taurus et de Perse, quelles hérédités spirituelles n'étaient-elles pas venues en lui? Aton, dieu du soleil couchant, quels rapports avait-il avec l'Adonis de Phénicie, lui aussi considéré comme un dieu de la vie, assurant le bonheur des hommes? Un titre qui est souvent donné à Néfertiti, « celle qui fait reposer l'Aton par sa voix douce et par ses belles mains portant des sistres », fait irrésistiblement penser aux chants des prêtresses phéniciennes, à leurs prières vespérales, face au soleil couchant.

Mais peut-être y a-t-il plus mystérieux encore. A qui sont familiers les textes de la Bible, il est un psaume qui, de façon étonnante, rappelle le grand hymne d'Aton. C'est le CIV, ou CIII selon la Vulgate, un des plus beaux des cent cinquante, où sont dites, selon un ordre, des rythmes et même des expressions tout à fait parallèles et parfois même identiques comme dans le poème mystique de l'Égypte, la gloire du Créateur et la beauté joyeuse du monde né de ses mains. Qui, de ces deux psaumes, fut le premier en date? Y a-t-il eu, à l'un et à l'autre, une origine commune, une



*Akh-en-Aton lui-même était, partiellement,
un Asiatique...*

source à laquelle deux grands poètes eussent tour à tour puisé? C'est impossible à dire. Les Hébreux, au temps où Akh-en-Aton régnait, se trouvaient certainement en terre égyptienne, ces Hébreux que, depuis six ou sept siècles déjà, Abraham avait, dans une théologie encore simple et sommaire, mais de façon définitive et riche d'avenir, appelés au culte du Vrai Dieu, du Dieu unique.

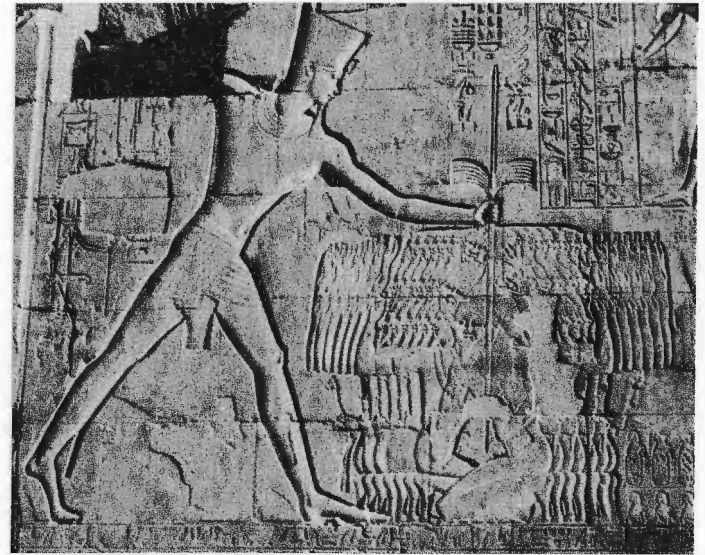
Ils étaient installés au « pays de Gessen » où Joseph avait, deux ou trois siècles plus tôt, fixé ses frères. Le cas d'un Sémite devenu premier ministre n'était pas si rare, puisque en plus du témoignage de la Bible, existe une momie, celle d'un vizir pharaonique aux caractéristiques raciales marquées. Plus étrange encore : c'était à Héliopolis, on s'en souvient, que le roi révolutionnaire avait retrouvé le culte antique du disque solaire; or, Héliopolis n'est autre que cette ville d'On, où, selon le livre de l'Exode, « Moïse fut instruit de toute la sagesse des Égyptiens ». Une influence double et réciproque ne se peut-elle même pas envisager? Au courant monothéiste qui existait déjà dans la vallée du Nil, Israël exilé put apporter le flot nouveau de ses déjà antiques certitudes; en même temps ses sages purent, des sages égyptiens, recevoir un approfondissement de leur foi en un Dieu unique. Et l'on peut parfaitement comprendre comment, instruit dans la doctrine secrète la plus haute, Moïse — dont les relations personnelles avec l'entourage pharaonique sont

certaines — put être choisi par Dieu pour faire franchir un pas nouveau dans la connaissance ineffable, pour ajouter au Dieu des Patriarches les éléments qui vont s'exprimer en Yahweh.

Ces influences orientales pesèrent-elles lourdement, d'une bien autre façon, sur le sort du roi mystique? Quand les Hyksos avaient été balayés de l'Égypte, la haine avait sévi contre tout ce qui avait rappelé leur domination. Cette « lèpre d'Asie », il fallait en supprimer jusqu'aux dernières traces. Sans doute est-ce la cause des persécutions atroces qui, tombant sur Israël, détermineront Moïse à arracher son peuple à la servitude. Et peut-être, dans la haine qui s'acharna contre l'œuvre d'Akh-en-Aton aussitôt qu'il fut mort, faut-il voir, non seulement la réaction de tous les conformismes et des intérêts ecclésiastiques, mais une passion plus noble qui, dans cette œuvre incompréhensible, flairait l'odeur d'une trahison !

*

Car ce fut le destin de ce touchant mystique que de sombrer dans une mer insondable d'hostilité et de ressentiment. Destin normal des hommes qui dépassent leur époque et osent dire des mots que leurs contemporains ne sont point préparés à écouter ! D'ailleurs, comme il convient, à ces maladroites audaces les événements n'avaient-ils pas répondu de façon conforme, en sanctionnant sa vie par ce qui apparaissait bien comme un échec ?



Dans sa conception du monde que s'était faite le mystique, la violence n'avait point de part. Il haïssait la guerre; il rêvait de fraternité universelle, d'une humanité réconciliée sous le règne de l'Aton tout-puissant.

L'heure était mal choisie de cette royale objection de conscience. L'Asie s'agitait, en proie aux vastes troubles que l'invasion aryenne commençait à y faire naître et dont, cent ans plus tard, l'un des épisodes sera la Guerre de Troie. La Syrie révoltée, l'allié Mitanni en pleine débâcle, il eût fallu, d'urgence, une grande expédition militaire, du genre de celles que Toutmès III avait faites.



Akh-en-Aton s'y refusa, préférant renoncer aux provinces que sacrifier les hommes. D'ailleurs, perdu dans son extase, à quels arguments était-il encore accessible? Sa mère, l'énergique Tii, n'était plus là pour secouer sa torpeur.



Malade, le corps amaigri et la face émaciée — ses portraits des derniers temps le disent assez et nous serrent le cœur —, il semble un tuberculeux dans la dernière période. D'ailleurs il souffre aussi, de plus en plus, des crises du mal sacré. Autour

de lui il sent la demi-trahison, la résistance. Les prêtres d'Amon intriguent ouvertement. Son zèle pour l'Aton tourne à la frénésie : non seulement au dieu des adversaires, mais à tous les vieux dieux d'Égypte, qu'on fasse subir l'effacement du nom ! Qu'un seul demeure ! Le néophyte fanatique ne se contient plus. Il sait qu'il va mourir et qu'après lui son œuvre sera forclosée. L'armée est prête à faire les boucheries indispensables en Syrie et en Palestine. Que restera-t-il de ce rêve qu'il a tant aimé ?

Il avait trente ans quand il mourut. Et ce fut, très vite, après son embaumement, la destruction



des mesures réformatrices qu'il avait osées. Son propre gendre, Tout-ankh-Amon, renonça au culte de l'Aton et se soumit, docile, à la tutelle des prêtres thébains. L'art redevint traditionnel, hiératique. La ville de rêve fut abandonnée, aussi vite qu'elle était sortie de terre. Les tombeaux que les grands personnages s'étaient fait creuser dans la paroi rocheuse, ont été retrouvés vides. Sur son beau char de guerre, le Pharaon reprit la tête des armées, selon l'exemple des glorieux ancêtres, et, sur les enseignes militaires, le serpent divin s'élança pour les nécessaires répressions.

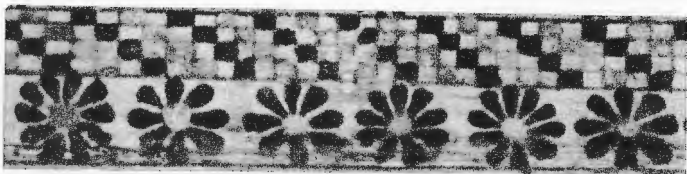
Après l'éphémère trouble de la révolution atonienne, tout rentra donc dans l'ordre, et l'immobile Égypte reprit, pour de longs siècles encore, le cours divin de son éternité. Quant à lui, le Roi poète, objet d'exécration, il fut solennellement

maudit par le clergé d'Amon redevenu le maître; sa momie fut arrachée à la paix du caveau, ramenée près de Thèbes, mise, presque à l'abandon, dans la tombe de sa mère, peut-être même partiellement livrée au feu. Son nom, à son tour, sur les monuments, fut impitoyablement martelé.

Que fût-il advenu si, réussissant son audacieuse tentative, le « bel enfant d'Aton » avait appris durablement au monde le culte de son Dieu émouvant? De quels pressentiments du vrai ce cœur mystique aurait-il livré aux hommes la révélation? Pour nous, c'est la part du rêve. Et, sans doute, dans les secrets desseins de la Providence, était-il dit que l'heure n'était pas venue encore où devait être révélée à la Terre entière la haute et définitive certitude dont s'était approchée, pour son bonheur et pour sa peine, cette âme privilégiée.

COMPARAISON
ENTRE LE PSAUME D'AKH-EN-ATON
ET LE PSAUME 104 (103) DE LA BIBLE

FRAGMENTS



Akh-en-Aton

Le monde est dans l'obscurité comme les morts. Les lions sortent tous de leur tanière et tous les serpents mordent.

Lorsque tu te lèves à l'horizon, le double pays d'Égypte est en fête. Éveillés, debout sur leurs pieds, les hommes... prennent leurs vêtements et se livrent à leurs travaux.

Tous les arbres et toutes les plantes fleurissent par toi; les oiseaux voltigent dans les marécages, et les brebis dansent sur leurs pattes.

Les vaisseaux font voile en remontant le fleuve et en le descendant. Les poissons bondissent devant toi et tes rayons sont au milieu de la vaste mer.



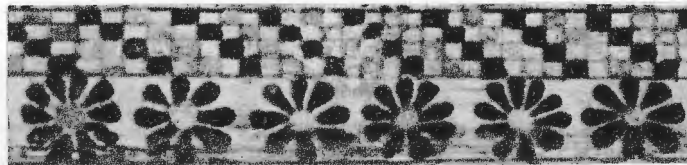
Bible

Tu répands les ténèbres et il fait nuit; alors tous les animaux des forêts s'en vont rôder; les jeunes lions rugissent après leur proie et demandent à Dieu leur pâture.

Aux premiers rayons du soleil, les fauves se retirent dans leurs tanières, et c'est alors que l'homme sort, se livre à ses ouvrages, vaquant à sa besogne jusqu'au soir.

Les arbres du Seigneur sont gonflés de sève... Tous les êtres attendent de toi que tu leur donnes la nourriture. Tu ouvres la main et ils sont comblés de bienfaits.

Voici la mer vaste et immense où grouillent les animaux gros et petits. Les vaisseaux y naviguent, et aussi Leviathan que tu crées pour jouer dans les flots.



Qu'elles sont multiples tes œuvres ! Selon ta volonté tu as créé la Terre et les hommes, et le bétail, et tout ce qui est sur la Terre.

Au ciel tu as placé un Nil afin qu'il tombe pour les hommes en produisant les torrents des montagnes. Ce Nil céleste est pour tous, pour tous les troupeaux de tous les pays.

Tu as fait les saisons afin que chaque chose fût créée en son temps, que l'hiver apportât le froid et l'été la chaleur. L'étendue du ciel est franchie par toi et contemplée.

Tous les êtres sont dans ta main, tes créatures. Tels que tu les as faits ils vivent; tu disparais et ils meurent aussitôt. Tu es la durée de l'existence.

O Seigneur, qu'elles sont multiples tes œuvres ! Tu les as toutes faites avec sagesse. La terre est pleine de ta création.

Du haut de ta Demeure, tu abreuves les montagnes; la terre est rassasiée du fruit de tes œuvres. Tu fais croître l'herbe pour le bétail et les plantes pour l'homme.

Tu as fait la lune pour marquer le temps et le soleil qui connaît l'heure de son coucher.

Tous les êtres attendent de toi que tu leur donnes la nourriture. Tu ouvres les mains et ils sont comblés de bienfaits. Mais si ta Face se détourne, ils expirent et tu leur retires le souffle.



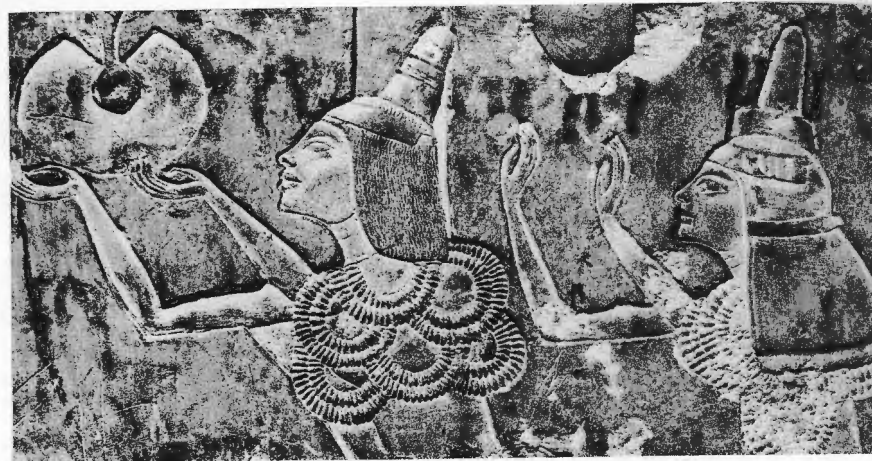


TABLE DES ILLUSTRATIONS

Couverture :

Face : Tête colossale d'Akh-en-Aton, provenant des fouilles exécutées à Karnak par M. Henri Chevrier, de 1926 à 1932 (cl. Ahkar).

Dos : La reine Nefertiti, buste en calcaire peint, de l'atelier de Thoutmose (Art d'El-Amarna, XVIII^e dynastie, vers 1370 av. J.-C.), Musée Egyptien de Berlin (cl. Neues Museum Wiesbaden).

Faux-titre : Le soleil, symbole d'Aton, dont les rayons se terminent par des mains. Détail d'un bas-relief représentant la famille royale (cl. Musée de Berlin).

Frontispice : Akh-en-Aton et Nefertiti se donnant la main. — Petit groupe en calcaire peint, Musée du Louvre (cl. Vizzavona).

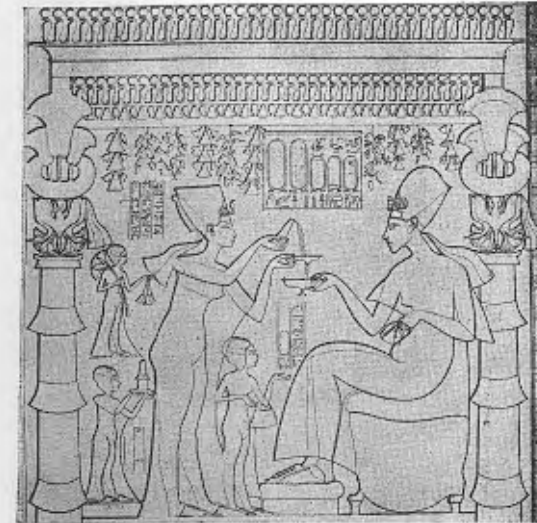
Buste d'Akh-en-Aton, Musée du Louvre (cl. Vigneau Ed. Tel)	Pages 9
Akh-en-Aton, statuette en bois stuqué, Musée de Berlin (cl. Neues Museum Wiesbaden)	11
Le pharaon Chephren, Ancien Empire (vers 2650 av. J.-C.), Musée du Caire (cl. Vigneau, éd. Tel)	13
Esquisse de quatre profils, de races étrangères : nègre, asiatique et libyen, dans la nécropole de Sêti I ^{er} à Thèbes, XIX ^e dynastie (cl. Vizzavona).....	16
La déesse lionne Sekhmet, Temple d'Amon à Karnak (cl. Zuber-Adep)	17
La reine Tii, mère d'Akh-en-Aton, tête en bois d'if. Musée de Berlin (cl. Neues Museum Wiesbaden) ..	19
Profil d'Akh-en-Aton, exercice de sculpteur, provenant d'El-Amarna, Musée du Caire (cl. Vigneau, éd. Tel)	20
La reine Nefertiti, tête en pierre brune, rehaussée de couleurs, provenant de l'atelier de Thoutmose, Musée de Berlin (cl. Neues Museum Wiesbaden) ...	21
Maintes jointes, fragment d'un groupe en pierre (cl. Musée de Berlin)	22
Aï et son épouse Tii, bas-relief provenant de la tombe d'Aï à El-Amarna, Musée du Caire (cl. Vizzavona, d'après N. de G. Davies : <i>The Rock Tombs of El Amarna</i> , tome VI, pl. 39)	23
La reine Nefertiti, buste en calcaire peint, Musée de Berlin (cl. Neues Museum Wiesbaden)	24
Le profil d'Akh-en-Aton, Musée de Berlin (document communiqué par les éd. Phaidon Press, Londres) ..	25

La famille royale adorant le disque solaire, fragment de balustrade provenant d'El-Amarna, Musée du Caire (cl. Vigneau, éd. Tel)	Pages 30
Le soleil couchant sur le Nil (cl. Boucher-Adep)	31
Fragments de pavements peints provenant d'El-Amarna (cl. Vizzavona d'après Flinders Petrie : <i>Tell el Amarna</i>)	34-35
Le harpiste aveugle, détail d'un bas-relief ornant la tombe de Paatonemheb, Musée de Leyde (cl. Rijksmuseum van Oudheden)	36
Hymne à Aton, gravé sur les murs de la tombe d'Apy à El-Amarna (cl. Vizzavona, d'après N. de G. Davies, <i>The Rock Tombs</i> , tome IV, pl. 43).....	38
Embarcation sur le Nil, au soleil couchant (cl. Bips-Rapho)	40
Nefertiti mettant un collier au cou de son époux, fragment de bas-relief (cl. Musée de Berlin)	41
Le char de Mahu, détail d'une esquisse ornant la tombe de Mahu à El-Amarna (cl. Vizzavona, d'après N. de G. Davies, <i>The Rock Tombs</i> , tome IV, pl. 42)	43
Le temple solaire de la cité d'El-Amarna, d'après la reconstitution de Lavers (document communiqué par les éditions A. Quillet et extrait de « <i>Les religions égyptiennes</i> »)	44
Plan d'une ville royale tel que le restitue le bas-relief d'une nécropole d'El-Amarna (cl. Vizzavona, d'après Prisse d'Avennes : « <i>Histoire de l'art égyptien</i> »)	45
Veau bondissant, peint sur les pavements d'El-Amarna (cl. Vizzavona, d'après Flinders Petrie : « <i>Tell el Amarna</i> »)	46

Vase de verre polychrome en forme de carpe, Art d'El-Amarna. British Museum (Photographic Service) ..	Pages 47
Akh-en-Aton et Nefertiti jouant avec les petites princesses, bas-relief (cl. Musée du Caire)	49
La reine Nefertiti assise sur les genoux d'Akh-en-Aton, fragment de bas-relief, Musée du Louvre (cl. Archives photo)	52
Akh-en-Aton embrassant l'une de ses filles, groupe inachevé, Musée du Caire (cl. Vigneau, éd. Tel)	53
La reine Nefertiti, détail d'un bas-relief du tombeau de Paatonemheb, Musée de Leyde (cl. Rijksmuseum van Oudheden)	55
Bustes en pierre de deux filles d'Akh-en-Aton, Musée du Caire (cl. Sved)	56
Une troisième princesse royale, buste en calcaire peint, Musée du Louvre (cl. Vizzavona)	57
Le repas d'une jeune princesse royale, exercice d'atelier, dessiné et partiellement gravé, Musée du Caire (cl. Vigneau, éd. Tel)	58
Deux petites princesses, filles d'Akh-en-Aton, jouant ensemble, fragment de peinture murale, Oxford (cl. Ashmolean Museum)	59
La sortie de la famille royale, sur son char, à El-Amarna, bas-relief de la tombe de Mahu (cl. Vizzavona d'après N. de G. Davies, <i>The Rock Tombs</i> , tome IV, pl. 41)	62
La foule rassemblée à la sortie du Palais, bas-relief de la nécropole d'Aï à El-Amarna (cl. Vizzavona, d'après N. de G. Davies, <i>The Rock Tombs</i> , tome VI, pl. 44)	63

La reine Nefertiti offrant un bouquet de fleurs à son époux, bas-relief en calcaire peint (cl. Musée de Berlin)	Pages 64
Profil d'Akh-en-Aton, d'un style réaliste poussé parfois jusqu'à l'outrance. En haut, Musée de Berlin. En bas, Musée du Louvre, modèle d'atelier (cl. Vigneau, éd. Tel)	66
Masque de plâtre, d'une femme inconnue, provenant de l'atelier de Thoutmose à El-Amarna, Musée de Berlin (document communiqué par les Éd. Phaidon Press, Londres)	67
Akh-en-Aton portant une table d'offrande, statuette en calcaire peint (cl. Vigneau, éd. Tel)	69
Détail d'un bas-relief d'El-Amarna, reconstitué par Prisse d'Avennes, dans son « <i>Histoire de l'art égyptien</i> » (cl. Vizzavona)	70
Le profil de la reine Nefertiti, buste inachevé provenant d'El-Amarna, Musée du Caire (cl. Vigneau, éd. Tel) ..	71
Tête présumée du roi Smenkérê, art d'El-Amarna, Musée du Caire (cl. Sved, Editions Arts et Métiers graphiques : « <i>l'Art Egyptien</i> » par Etienne Drioton) ..	72
Torse de Makitaten, fille d'Akh-en-Aton (cl. University College, Londres)	73
La victoire de Toutânkhamon sur les asiatiques, détail des peintures du coffret en bois stucé trouvé dans la nécropole de Toutânkhamon (cl. Vigneau, Ed. Tel) ..	75
Tête d'homme en bois, ayant orné une harpe, Musée du Louvre (cl. Vigneau, éd. Tel)	77
Les races diverses de l'Empire égyptien, à l'époque d'Akh-en-Aton, détail du tombeau de Pa-ren-nefer à El-Amarna (cl. Vizzavona, d'après N. de G. Davies, <i>The Rock Tombs</i> , Tome V, Frontispice)	79

Tête colossale d'Akh-en-Aton, provenant de Karnak (cl. Zuber-Adep)	Pages 81
Le pharaon Thoutmosis III tenant l'ennemi vaincu par les cheveux, temple de Karnak, XVIII ^e dynastie (cl. Boucher-Adep)	85
Masque d'Akh-en-Aton, provenant d'El-Amarna (cl. Vizzavona, d'après Flinders-Petrie : <i>Tell el Amarna</i>)	86
La reine Nefertiti, plus âgée, détail d'une statuette en calcaire, de l'atelier de Thoutmose, Musée de Berlin	87
Le groupe funéraire des pleureuses, peinture murale du tombeau du vizir Ramosé à Thèbes, XVIII ^e dynastie (cl. Vizzavona, d'après N. de G. Davies : <i>The Tomb of the Vizir Ramose</i> , pl. 49)	88
Serpent divin sur une enseigne, provenant du tombeau de Toutânkhamon, Musée du Caire (cl. Vigneau, éd. Tel)	89
Détail décoratif du coffret de Toutânkhamon, repro- duit page 75 (cl. Vigneau, éd. Tel)	92-93
Aï et son épouse Tii recevant des colliers d'or, détail d'un bas-relief de la tombe d'Aï à El-Amarna, Musée du Caire (cl. Vizzavona, d'après N. de G. Davies, <i>The Rock Tombs</i> , tome VI, pl. 38)	95
La reine Nefertiti versant à boire à son époux Akh-en- Aton. Reconstitution d'un bas-relief d'El-Amarna par Prisse d'Avennes, dans son « <i>Histoire de l'art égyptien</i> » (cl. Vizzavona)	101



ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 15 DÉCEMBRE 1951
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
DES DERNIÈRES NOUVELLES DE STRASBOURG
17-19, RUE DE LA NUÉE-BLEUE
A STRASBOURG

Dépôt légal N° 1090, 4^e trimestre 1951



Ouvrages parus :

DANIEL-ROPS

PASCAL ET NOTRE CŒUR

DANIEL-ROPS

DE L'AMOUR HUMAIN
DANS LA BIBLE

E. DE LA ROCHEFOUCAULD
IMAGES DE PAUL VALÉRY

ROBERT D'HARCOURT
de l'Académie Française

LA RELIGION DE GÖTTE

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie Française

POÉSIE ET ACTION





DANIEL - ROPS - LE ROI IVRE DE DIEU